

Benoît Pivert

Lauriers et anathèmes

Catholicisme et littérature dans *Romans à lire et romans à proscrire* de l'abbé Louis
Bethléem

Benoît Pivert

L'abbé Louis Bethléem (1869-1940) aurait pu rester un obscur ecclésiastique s'il ne s'était assigné pour mission suprême de devenir le directeur de conscience des lecteurs chrétiens de son temps à travers des œuvres telles que *La Littérature ennemie de la famille. Les Faits. Les Droits. Les Devoirs* (1923), étude prophylactique à laquelle il convient d'ajouter *La Presse. Son influence et sa puissance. Ses méfaits et ses dangers. Ses bienfaits et ses gloires. Sa nécessité. Devoirs qui s'imposent* (1928) ou encore *Les pièces de théâtre : manuel pratique à l'usage des honnêtes gens qui vont au théâtre ou qui écoutent les pièces de théâtre à la T.S.F.* (1935). Nous nous attacherons ici à un autre ouvrage de cet Hercule nettoyant les écuries d'Augias, à savoir *Romans à lire et romans à proscrire* (édition princeps : 1905), dans lequel l'abbé s'attelle à juger d'un point de vue moral les principaux écrivains sur une période allant de 1800 au début du XX^e siècle. L'ouvrage ayant été régulièrement mis à jour et augmenté, on croise dès l'édition de 1922 sur laquelle nous avons travaillé le tout jeune François Mauriac dont *Le baiser au lépreux* est qualifié par l'intraitable abbé d'« étalage de misères physiologiques et de crudités »¹.

*Romans à lire et romans à proscrire*² est divisé en plusieurs chapitres intitulés « Romans à proscrire en vertu des décrets de l'Index », « Romans à proscrire en vertu de la morale chrétienne », « Romans mondains ou romanciers dont certaines œuvres peuvent figurer dans la bibliothèque des gens du monde et être lues par des personnes d'un âge et d'un jugement mûrs », « Romans honnêtes qui peuvent être lus sans danger par des jeunes gens ou jeunes filles sagement formés », enfin « Romans d'Adolescents ou récits, nouvelles, romans divers qui peuvent être généralement laissés entre toutes les mains ».

Si l'on en croit l'abbé dont la modestie n'est pas la première des qualités, l'ouvrage est connu dans toutes les parties du monde et peut même se prévaloir d'un éloge pontifical. Le 7 mars 1919, le pape en personne aurait écrit à l'abbé à propos de son entreprise : « C'est une œuvre utile et nécessaire [...] C'est pourquoi Sa Sainteté vous exprime ses vives louanges pour votre initiative si opportune et une satisfaction non moins sentie pour le succès qui l'a couronnée jusqu'ici »³.

Quelles sont donc les ambitions du livre qui, comme l'annonce son auteur dans la préface, n'est pas une œuvre de critique, de littérature ni d'érudition ? Il s'agit, selon l'abbé Louis Bethléem, qui dirige aussi *La Revue des lectures*, du premier essai visant à grouper « en rangs plus serrés encore, le public catholique autour de l'œuvre de salubrité morale et d'apostolat catholique »⁴. Pour justifier son entreprise, il évoque sous les traits les plus sombres les périls auxquels s'exposent les chrétiens non avertis s'aventurant dans le marigot littéraire. Il sera donc la lumière qui les éclairera pour les empêcher de mettre malencontreusement le pied

dans la fange. Bien sûr, l'abbé imagine déjà les cris d'orfraie des esthètes qui lui reprocheront de profaner la littérature en s'érigeant en censeur, mais pour l'abbé la fin justifie les moyens. Pour reprendre l'expression de Victor Hugo définissant la mission du poète, on pourrait dire que l'abbé estime avoir charge d'âmes. Il concède bien que littérature et morale sont deux domaines distincts et avoue ne pas attendre que la littérature se transforme en catéchisme, mais il n'entend pas non plus que cette dernière détourne l'homme de la vertu : « la morale a des droits supérieurs à ceux de l'art et de l'imagination »⁵. Avec cette formule, le ton de l'ouvrage est donné.

Ce qui permet à l'abbé de s'arroger le droit de juger, c'est la conviction peu modeste d'être au-dessus de la « masse des lecteurs », – l'expression est de lui –, de voir plus loin que le commun des mortels. On pourrait objecter que sa tâche est quelque peu superflue puisque a été créé en 1559 à l'instigation de l'Inquisition l'*Index Librorum Prohibitorum*, toujours en vigueur au moment où écrit l'abbé. L'Index a précisément pour but d'interdire aux lecteurs les œuvres propageant l'hérésie, l'immoralité, la licence sexuelle et les théories politiques subversives. Qu'à cela ne tienne, l'abbé va seconder l'Index. Plus royaliste que le roi, Louis Bethléem suggère les noms d'écrivains comme Renan dont les amateurs devraient être passibles d'excommunication, comme c'est le cas pour les lecteurs des *Paroles d'un croyant* de Lamennais. Il suppose que l'Index condamnerait « vraisemblablement » *La cousine Bette* de Balzac et soupçonne les romans de Champfleury de tomber sous le coup de la sanction des *fabulae amatoriae*, histoires d'amours impures.

Pédagogue, il explique aux lecteurs les arcanes de la casuistique littéraire des théologiens et énumère les sanctions qui pendent au nez des écrivains téméraires. Les enrégés sont condamnés pour toutes leurs œuvres attaquant la religion (*opera omnia*) – c'est le cas de Zola. Les écrivains trop voluptueux sont sanctionnés pour leurs œuvres d'amours impures (*omnes fabulae amatoriae*), ainsi Alexandre Dumas ; les plus chanceux ne se voient reprocher qu'une ou deux œuvres – *Jocelyn* dans le cas de Lamartine. Avec leur goût de l'ergotage, les théologiens ont toutefois prévu de multiples exceptions. *Opera omnia* n'inclut pas tous les ouvrages dont la religion sort indemne ; les lecteurs sont ainsi libres de lire *Le rêve* de Zola. De même, *omnes fabulae amatorie* n'interdit pas la lecture des œuvres d'un écrivain lorsque celles-ci ne traitent pas d'amours impures. C'est un régal de byzantinisme que d'écouter l'abbé détailler doctement dans quelles conditions un ouvrage doit être déclaré *ex professo* – c'est-à-dire ouvertement – obscène. L'air le plus naturel du monde, il explique que, lorsqu'un livre est à l'Index, c'est un péché d'en lire ne serait-ce qu'une seule page « ou même cinq ou six pages indemnes »⁶. Le mot est savoureux. L'Église qui abhorre la *libido voluptatis* est manifestement en proie à la *libido accusandi*, à la *libido denuntiandi* et à la *libido judicandi*⁷. Il apparaît presque impossible, à moins de n'écrire que des niaiseries, d'échapper à la condamnation car aux histoires d'amours impures, il convient encore d'ajouter les ouvrages qui enseignent « la licéité du duel, du suicide, du divorce »⁸. La liste semble interminable.

L'abbé Bethléem, dans sa gradation du mal, est toutefois convaincu que l'exaltation de la volupté ou de la débauche est moins grave que la mise en cause des fondements du christianisme et de l'Église car dans ce dernier cas, les dommages sont profonds, les dégâts irréparables. Les sentiments coupables sont moins graves que les idées coupables. Le doute, lorsqu'il s'insinue, fait branler des édifices entiers que l'on croyait indestructibles. Louis Bethléem met donc en garde les catholiques qui, s'aventurant sur des terrains minés, se

croient plus forts qu'ils ne sont et pensent, à tort, leur foi inébranlable. L'adversaire est pernicieux. C'est un loup vêtu d'une peau de mouton, qui cite Kant ou Goethe pour mieux endormir la vigilance de sa proie. Quand le mal est fait, il est trop tard. L'abbé n'est donc pas seulement un conseiller, c'est aussi un militant qui invite à « boycotter impitoyablement » tous les auteurs qui ne sont pas entièrement en odeur de sainteté. C'est tout juste s'il fait preuve d'indulgence à l'endroit de ces écrivains comme Mme Edmond Adam⁹ ou Joris-Karl Huysmans qui, après s'être égarés, sont rentrés dans le droit chemin. Mais alors que faut-il lire ?

Même si l'abbé fait souvent la fine bouche, il s'avoue satisfait de pouvoir recommander aux lecteurs en quête de conseils pour eux-mêmes ou pour leur progéniture un large éventail de lectures sans danger pour les âmes. Les « romans honnêtes » sont ceux qui respectent « le bon sens, la grammaire et surtout la vertu »¹⁰. La littérature destinée à la jeunesse doit former les adolescents aux mystères de la vie, se substituer « aux hasards des circonstances, aux amis pervers, aux scandales de la rue, des spectacles »¹¹. A en juger par les ouvrages proposés par l'abbé, comme *Miss Idéal* de Zénaïde Fleuriot ou *Une Cendrillon nouveau siècle* de Roger Dombre alias Mme Andrée Sisson, il est peu probable que des jeunes, désorientés par la puberté et en quête de lumières physiologiques, soient beaucoup éclairés.

L'abbé n'ignore pas le peu d'estime dans lequel la littérature bien-pensante qu'il prône est tenue mais, comme à son habitude, peu lui chaut l'opinion de la multitude. A la décharge de l'abbé, qui est pédant, sourcilleux mais pas idiot, il faut dire qu'il a entrevu la difficulté qu'il y a à écrire un roman catholique sans verser dans le « ton prêcheur »¹². Il a l'honnêteté de reconnaître qu'il y a trop de « sombres pédagogues sans autorité, portant de caducs étuis à sermons, et distribuant l'ennui sous forme de romans incolores »¹³. S'ajoute à cette situation déjà désolante la tiédeur des catholiques qui ne sont pas tous prêts à défendre une littérature édifiante et préfèrent aux odeurs d'encens des parfums plus capiteux. Ce sont eux qu'il nomme « les lâcheurs ».

Ce qui étonne chez l'abbé, c'est une forme de schizophrénie. Il a conscience d'une certaine mièvrerie de la littérature catholique mais lorsqu'il veut inviter les lecteurs à lire les romans qu'il a choisis pour eux, il leur sert une citation d'une niaiserie désarmante :

*Parmi les fleurs de menthe à demi submergées,
L'oiseau se pose et boit à petites gorgées
Pliant son col agile et relevant les yeux
Aux Cieux¹⁴*

Chez l'abbé, l'intelligence, qui n'est pas absente, est sans cesse faussée par la volonté d'édifier. Il s'est inventé un rôle sur mesure, celui de directeur des consciences chrétiennes, et il le joue imperturbablement, quitte à affronter les huées. Il entre dans cette posture une large part d'orgueil. Louis Bethléem avoue préférer « la défaite avec Caton, à la victoire avec les dieux du jour »¹⁵. L'*hybris* à laquelle l'abbé est en proie fait de son ouvrage un chef-d'œuvre de comique involontaire.

Pour Louis Bethléem, aucun écrivain n'est si grand qu'il en soit intouchable. Le génie n'a pas tous les droits : « Quand [la littérature] profère des blasphèmes ou étale des lubricités,

eût-elle pour apôtres et pour thuriféraires des génies incomparables, elle devient un obstacle à la fin supérieure de l'homme. La morale a le droit de le dire »¹⁶. Comme un fonctionnaire tatillon qui s'en prend au sommet de la hiérarchie, l'abbé, sûr de son bon droit, ne recule donc devant rien ni personne. Le comique tient non seulement à la figure qu'il offre du prêcheur dans le désert, toujours un peu ridicule, mais aussi à sa folie des grandeurs. L'abbé convoque Dante qui, selon lui, aurait plongé dans les cercles de son enfer les œuvres et les écrivains mis au ban dans *Romans à lire et romans à proscrire*. Avec une même magnanimité de mégalomane, Louis Bethléem avoue avoir soustrait quelques écrivains à la « géhenne »¹⁷. Louis Bethléem est dans la toute-puissance ivre d'elle-même. Il joue à être Dieu le père, envoyant les uns au paradis, les autres au purgatoire et les derniers en enfer. Mais l'abbé n'a pas la sérénité de Dieu. Il se dresse sur ses ergots, il éructe, il fulmine, les postillons au coin des lèvres. Quand les mots ne suffisent plus, il ajoute des points d'exclamation. De Léon Bloy, il écrit : « Faute de bienveillance et d'humilité, que de talent on gaspille ! »¹⁸. Souvent, l'abbé est comme la grenouille de la fable qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, ainsi lorsqu'il s'attaque à Victor Hugo, définissant *Les Misérables* comme « véritable épopée socialiste en prose, réhabilitation du forçat, de la fille-mère, de la Révolution »¹⁹. Même si l'abbé concède que l'écrivain a parfois « célébré la religion en termes magnifiques », Hugo ne s'en tire donc pas sans points d'exclamation : « Que d'assertions mensongères, de blasphèmes, de calomnies contre l'Église, le pape, les évêques, le clergé ! Que d'immoralités ! »²⁰. Les romans d'Hugo figurent donc en bonne place dans les romans à proscrire, à l'exception de *Bug Jargal*, « amusant et inoffensif »²¹ et des *Travailleurs de la mer*, « roman le moins répréhensible »²². Avec un instinct très sûr, l'abbé condamne toujours les chefs-d'œuvre et glorifie les œuvres mineures...

Son goût de l'exagération fait d'autres victimes. Louis Bethléem affirme que ce sont les œuvres d'Eugène Sue qui ont égaré l'anarchiste Ravachol « et bien d'autres ». Quand l'abbé déteste un écrivain, il est capable d'éreinter toute son œuvre sans faire de quartier. De Zola il est dit que « tous ses héros sont des monstres »²³. Même la mort tragique de Zola ne rend pas l'abbé plus charitable : « Zola mourut misérablement le 28 septembre 1902 »²⁴. Certains jugements, dans leur excès, valent leur pesant d'or et contribuent grandement à faire du livre de l'abbé pour des lecteurs d'aujourd'hui une curiosité amusante. Stendhal est traité d'« homme vicieux » et d'« écrivain aride »²⁵, George Sand de « démagogue et communiste »²⁶. Eugène Sue est condamné à la peine maximale : « Eugène Sue a écrit 85 volumes, nous n'en recommandons pas un seul »²⁷. Le silence est parfois une arme. L'abbé fait passer à la trappe toute une partie de l'œuvre d'Ernest Feydeau : « Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé »²⁸. Il faut se méfier des ronronnements de l'abbé qui sort ses griffes quand on ne s'y attend pas. Ses éloges sur Alexandre Dumas se terminent par l'évocation du « vide de ses idées qui lui ont gagné les sympathies du peuple qui le lit »²⁹. Le cas d'Alexandre Dumas illustre d'ailleurs bien l'extrémisme de l'abbé. Même dans les récits les plus inoffensifs comme *Histoire de mes bêtes*, ce dernier trouve encore « quelques mots à supprimer »³⁰ !

Cet extrémisme transparait à travers tout un lexique qui fait du livre de l'abbé une exploration du champ sémantique de la détestation. L'abbé est inépuisable lorsqu'il s'agit de railler, rabaisser, ridiculiser, condamner ou vouer aux gémonies. Il est plus généreux en anathèmes qu'en lauriers. Qu'on veuille bien nous pardonner si l'énumération qui suit est un

peu longue mais nous n'avons pas voulu priver le lecteur d'un morceau d'anthologie aussi savoureux. Avec une voix aigrelette de duègne outragée, Louis Bethléem déclare *La peau de chagrin*, le roman de Balzac, *graveleux*, les *Mémoires* de Casanova sont *répugnants*, *Adolphe* de Benjamin Constant est *navrant*, *Isaac Laqueden* d'Alexandre Dumas *sacrilège*. Le cas de *L'éducation sentimentale* de Flaubert est encore plus grave puisque le roman est déclaré tout à la fois *déprimant*, *pessimiste* et *immoral*. *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier est *très licencieux*. L'influence de George Sand, romancière *éminemment dangereuse*, est *pernicieuse*. Michelet se voit décerner le titre d'écrivain *odieux*. Aurélien Scholl est condamné pour ses pièces de théâtre *pornographiques*. Avec *Le rouge et le noir*, Stendhal a livré un roman *impur* et *irrégulier*. Zola que nous avons déjà signalé comme un cas très critique écrit *des œuvres tellement ignobles que même ses amis en ont la nausée*. Le cas le plus grave de tous est peut-être celui d'Anatole France, qui appartient encore à peine à l'espèce humaine tant son immoralité est *animale*. Il est l'un des écrivains les plus *malfaisants*. Bien que le trésor d'adjectifs dépréciatifs semble inépuisable, on retrouve certains *leitmotive* : scabreux, scandaleux, répréhensible, leste, risqué ou encore grivois. Parfois, c'est un substantif qui caractérise l'écrivain, Eugène Sue est le *Messie des prolétaires* comme Zola était pour Léon Bloy le *Napoléon de la crotte*. Il arrive que le côté comique de ces jugements à l'emporte-pièce soit accentué par la juxtaposition de termes inattendus. *La salle d'armes* d'Alexandre Dumas est expédiée par la formule *horreurs et amours*, *Céleste Prudhomme* de Gustave Guiches se résume à *bonnes intentions et obscénités*, les nouvelles de Félicien Champsaur sont *pleines d'entrain et de vice*, Courteline a la *grossièreté d'un pioupiou sans retenue* et les romans de Michel Corday conviennent aux *collégiens gâteux et aux vieilles dames en enfance*.

A travers ces étiquettes infamantes, ce sont toutes les bêtes noires de l'abbé qui se dessinent. Il y a, bien sûr, celles que nous avons évoquées en nous référant à l'Index, notamment les diatribes contre la religion. L'abbé exécute l'impiété insolente des Lumières et ceux qui perpétuent au XIX^e siècle et à l'aube du XX^e siècle l'esprit voltairien. Il ne tolère pas les attaques de Michelet contre l'Église, s'insurge contre Anatole France qui « accuse la religion catholique d'être immorale et les congrégations de corrompre la jeunesse »³¹ ; il s'indigne encore qu'Armand Charpentier ait pu écrire au souverain pontife pour le supplier de supprimer « les dogmes surannés et les superstitions »³². Conformément à la condamnation des *fabulae amatorie*, l'abbé met au ban les écrivains qui célèbrent la chair. *La Passion* et *Le Plaisir* de Jean Binet-Valmer sont des livres *abominables*.

Politiquement, l'abbé est conservateur, comme beaucoup de catholiques de son temps. Il ne mord pas la main de la bourgeoisie qui le nourrit. Il méprise, en revanche, le bas-peuple, ignare, soumis aux instincts infâmes, les bas-fonds de la société, la « gueuserie sociale »³³. Très logiquement, il abhorre le naturalisme et ce que Huysmans, dans *Là-bas*, nomme « son vocabulaire de latrines et d'hospices »³⁴. L'égalité, la fraternité et la « fusion des classes dans l'amour »³⁵ revendiquées par une George Sand sont pour lui de dangereuses balivernes. Mais il y a plus grave encore que le socialisme, il y a le bolchévisme, fondé par un homme, Lénine, qui s'est empressé lors de son accession au pouvoir de couper les subventions à l'Église orthodoxe et qui a pour modèle Karl Marx, l'auteur de la formule sur la religion, opium du peuple. L'abbé traque donc impitoyablement tous les bolchéviques de la littérature française – ou supposés tels –, à commencer par Henri Barbusse, « l'un des chefs de file du

Bolchévisme en France »³⁶ dont l'ouvrage, *Clarté*, est « un manifeste du Bolchévisme »³⁷, et Anatole France qui ose clamer sans rougir « qu'il adore Lénine, lequel travaille au progrès de l'humanité »³⁸.

Autre manifestation inquiétante de l'esprit du temps que l'abbé condamne : le néo-hellénisme. L'abbé le reproche par exemple à Mme Edmond Adam. Un chrétien ne saurait admirer une civilisation antérieure à l'avènement du christianisme, célébrant le culte du corps, la vie terrestre et le paganisme. Comment l'abbé pourrait-il cautionner une culture qui glorifiait la pédérastie et ornait de phallus ses poteries ? Théodore de Banville se voit donc proscrit car « il est à propos de bannir la vie et la mythologie antiques »³⁹. Ce refus des influences étrangères au catholicisme se retrouve dans la critique des *Contes d'une grand-mère* de George Sand, auxquels malgré un titre bien inoffensif Louis Bethléem trouve des relents de panthéisme et de bouddhisme.

Là où l'abbé dévoile toute la sécheresse de son cœur, c'est dans sa condamnation de la tristesse et du malaise existentiel. La liste des sept péchés capitaux n'étant pas assez longue, il y rajoute comme Evagre le Pontique et saint Jean Cassien la *tristitia*. Cela lui permet de reprocher à Lamartine des « élans de désespérance »⁴⁰ et à Gaston Chérau son « pessimisme résolu et acharné »⁴¹. Mais il y a pire encore. Si la tristesse est un vice, le nihilisme est un crime. En vertu de son « nihilisme métaphysique absolu »⁴², Elemir Bourges est un écrivain à proscrire. Pourtant cette dureté tranche avec des efforts occasionnels d'impartialité qui rendent parfois l'abbé plus complexe qu'il n'y paraît.

Nous avons signalé que son jugement sur Victor Hugo était tempéré par la reconnaissance car il savait gré à l'écrivain, malgré tous ses défauts, d'avoir écrit d'admirables pages sur la religion. On note un même souci de justice à l'endroit de Flaubert. Si *L'éducation sentimentale* ne trouve pas grâce aux yeux de l'abbé, il n'en loue pas moins chez Flaubert « la pureté de son style et l'exactitude documentaire de ses observations »⁴³ ainsi que les « pages éblouissantes » de *Salammbô*. *Madame Bovary* est certes « une œuvre gravement dangereuse », mais c'est « un chef-d'œuvre ». L'abbé pousse même jusqu'à l'audace. Bien que Pierre Dufour soit à l'Index, Louis Bethléem concède qu'il est parvenu « à rendre l'érudition attrayante »⁴⁴.

Malgré ces efforts – certes occasionnels – de modération, *Romans à lire et romans à proscrire* n'a pas échappé aux critiques. Les plus dures sont venues de Léon Bloy, lui-même étrillé par l'abbé. Dans *Le vieux de la montagne*, son journal des années 1907 à 1910, ce sont plusieurs pages qu'il a consacrées à l'infamie de l'abbé. Même si Bloy fait habituellement dans l'outrance, il n'y a pas grand-chose ici à objecter à ses critiques. Il commence par se gausser de la prétendue notoriété dont l'abbé se pare comme de plumes de paon et de l'approbation de *Romans à lire et romans à proscrire* par « quelques romancières de l'Ille-et-Vilaine, des Hautes-Pyrénées et du Maine-et-Loire »⁴⁵. Il explique ensuite que le dernier souci de l'abbé est bien celui de l'art : « Il convient de rappeler ou d'apprendre aux personnes peu instruites que la première chose à faire pour juger un livre, c'est d'*écarter l'art*, de le balayer au loin comme une ordure »⁴⁶. La préoccupation première de l'abbé est effectivement la morale, une morale de rosière pour qui « l'amour est le pléonasme de la luxure »⁴⁷. Bloy a dû sursauter en lisant à chaque page de l'abbé que tel roman était trop voluptueux, tel autre trop passionné et en voyant l'abbé chausser pour bécasses pour déterminer s'il n'y avait pas lieu de classer un

roman dans les *fabulae amatoriae* condamnées par l'Index. Bloy fulmine, bien sûr, en lisant l'interminable liste des proscrits dans laquelle il découvre des écrivains qu'il admire comme Vigny, Musset ou pour lesquels il a de la sympathie comme Théodore de Banville. Il frôle l'apoplexie en voyant écrit noir sur blanc que Barbey d'Aurevilly, qu'il vénère, est « hystérique, sadique et surtout diabolique »⁴⁸. Bloy a bien saisi la parfaite subjectivité des jugements d'un abbé qui ne s'entoure jamais d'assesseurs. S'arrêtant sur l'appréciation que l'abbé porte sur Jules Lemaître « d'une lecture fort troublante », Bloy se gausse : « Cette dernière impression est d'autant plus remarquable qu'elle appartient exclusivement à l'abbé Bethléem. Depuis que la terre tourne, il ne s'était pas vu de *trouble* aussi surprenant »⁴⁹.

La pilule semble à Bloy d'autant plus amère que Louis Bethléem recommande des écrivains qui écrivent comme des « tardigrades ou des chameaux »⁵⁰, Costa de Beauregard, Claire de Chandeneux ou Mme Craven pour ne citer qu'eux. Mais le coup le plus finement porté à l'abbé Bethléem, coup qui jette le discrédit sur toute son entreprise, est le suivant : « Quand on a la chance de survivre à l'épouvantable lecture de Bethléem, la première pensée qui se présente, c'est que ce prêtre est surtout un *indicateur* de livres impurs qu'on ne connaîtrait peut-être jamais sans lui »⁵¹. L'abbé n'y avait sans doute pas pensé...

Bloy voit toutefois, au-delà des seules lubies et des pudeurs de vierge effarouchée de Louis Bethléem, l'état affligeant d'imbécillité dans lequel on maintient le public catholique en le tenant à l'écart du Beau, considéré comme un péché. Il en fait grief à l'Église, à ces évêques incapables de reconnaître la valeur d'un artiste et qui ont transformé « la plus noble nation de la terre [...] en un peuple de lâches, d'hypocrites et de crétins »⁵². Les catholiques ne sont plus capables d'admirer sur une peinture un sein dénudé sans défaillir, de lire des pages pleines de passion et de fureur sans frôler l'infarctus. La *Bonne Presse* – maison d'édition de journaux et magazines catholiques – les a anémiés en les nourrissant « des plus débilitantes pâtées »⁵³.

Ce constat rejoint celui déjà formulé par Bloy dans une oraison funèbre ravageuse, intitulée « Les obsèques de Caliban » et publiée le 1^{er} mai 1883 après la mort de l'écrivain catholique Louis Veillot. Bloy reproche à ce dernier de ne juger les génies littéraires qu'à l'aune de leur orthodoxie religieuse ou morale. Pour Veillot, des hommes de lettres comme Baudelaire ou Lamartine ne sauraient être de grands écrivains puisque ce sont d'imparfaits chrétiens. Pis, Veillot est méchant. Il ne peut s'empêcher de ridiculiser les écrivains qui n'ont pas l'heur de lui plaire. Il se moque du pied-bot de Byron – l'abbé Bethléem fera de même en dépeignant E.T.A. Hoffmann comme un alcoolique. Bloy, qui sur la méchanceté en connaît un rayon, se venge en traitant Veillot de « vil pédant de sacristie »⁵⁴ et en le comparant « à ces dévotes infiniment irréprochables qui haïssent ce que leur Dieu fait homme a le plus aimé et qui se détournent de Madeleine avec des glapissements d'horreur »⁵⁵. Veillot est donc pour Bloy un homme dangereux. Ses articles publiés dans *L'Univers* et ses ouvrages comme *Les odeurs de Paris* sont si fielleux, si gorgés d'aigreur, de méchanceté, d'intolérance et de pudibonderie qu'ils ne peuvent que faire détester le catholicisme au lieu de le faire aimer.

Si tant de points de convergences existent entre Louis Veillot et l'abbé Bethléem, c'est qu'ils sont du même camp, celui que Bloy nomme le « parti catholique » et dans lequel il voit un ramassis de Tartuffes dissimulant derrière des simagrées l'aridité de leur cœur. Sans doute songe-t-il entre autres à François Coppée, aux académiciens Henry Bordeaux et Henri de Bornier, à l'abbé Fonssagrives, auteur de *l'Éducation à la pureté* ou encore à Edward Montier

et à son *Éducation du sentiment*. Tous ont en commun un goût immodéré pour « les livres qui assomment et qui *édifient* »⁵⁶ et surtout un style que Bloy décrit ainsi :

Ce style gras et nidoreux, qui attaque les muqueuses, remplit de délectation les cuistres hirsutes des séminaires sulpiciens et ne déplaît pas invinciblement aux acides femelles de la dévotion recommandable. Les imitateurs ont pullulé sur cette plate-bande. Cela fait toute une littérature, – la vraie littérature du parti catholique –, où une sorte d'âcreté superbe se combine avec la niaiserie fétide d'une chasteté expectante. Byzantinisme définitif d'une société soi-disant chrétienne qui fait honte et horreur au catholicisme !⁵⁷

S'il est vrai que « cela fait toute une littérature » et que les imitateurs de Louis Veillot « pullulent », à quoi faut-il imputer cette graphomanie infatigable du parti catholique, à l'origine d'ouvrages innombrables comme *Mémoire d'une vieille fille* de René Bazin, *Le baptême de Pauline Ardel* d'Émile Baumann, *Le chemin de la foi* de Mario Donal alias Marie Chambon ou *La bonne souffrance* de François Coppée ? Il convient sans doute de resituer cette frénésie dans le contexte de l'époque. Catholiques et anticléricaux se disputent les consciences. En 1877, Léon Gambetta tonne devant l'hémicycle : « Le cléricisme, voilà l'ennemi »⁵⁸. En 1901, une loi votée vise à déposséder les congrégations religieuses de leurs biens. A l'occasion de la loi sur la séparation des Églises et de l'État en 1905, l'Église prend position et condamne les républicains. Il faut dire que les républicains sont particulièrement offensifs. Émile Combes fait débaptiser toutes les rues auxquelles avait été donné un nom de saint, il ferme 2 500 écoles religieuses, promeut les fonctionnaires anticléricaux et révoque les catholiques. Le 30 juillet 1904, les relations avec le Saint-Siège sont rompues. Les catholiques voient dans les élections de 1906 une occasion d'inverser le cours des choses. Pour faire battre les républicains, ils participent à des chemins de croix. En vain. Il faut attendre le début de la Grande Guerre, en août 1914, pour que les congrégations soient à nouveau tolérées. Les catholiques retrouvent voix au chapitre. Leur retour en grâce devient manifeste en 1921 avec l'hommage national rendu à Jeanne d'Arc. Mais les anticléricaux ne désarment pas. C'est donc une véritable bataille que se livrent les deux camps en présence. La littérature est une arme que brandissent d'un côté Henri Barbusse et Anatole France, de l'autre Paul Bourget, romancier mondain devenu propagandiste chrétien, ou Pierre Gourdon, auteur de *Vers la haine*, ouvrage dans lequel l'écrivain accuse l'école laïque d'une influence corruptrice.

Témoin privilégié de cette guerre, l'abbé Arthur Mugnier (1853-1944) a fourni dans son *Journal*⁵⁹ de précieuses observations. Contre toute attente, son jugement sur les catholiques est accablant. Son regard sur sa paroisse est sans indulgence : « L'égoïsme, l'avarice, l'accaparement des âmes, la légèreté, le succès injustifié, la bêtise des dévots, la vulgarité décorée, voilà ce que je vois ici »⁶⁰. Les catholiques forment selon lui un troupeau à la bêtise insigne. On lui a rapporté qu'une religieuse, jugeant la Vénus de Milo obscène, l'avait couverte d'une chemise ! Pour lui, cette anecdote résume l'état d'esprit des catholiques français, leurs scrupules de grenouilles de bénitier et leur obsession de la pureté. Peut-on s'étonner lorsque l'on sait quels cerveaux étroits dirigent ces consciences ? Mugnier a encore en mémoire ses années au séminaire durant lesquelles on ne lui a appris à célébrer ni la nature ni la vie comme des créations divines, préférant lui inculquer le sens de l'austérité. L'abbé qui a le goût de la bonne chair et du bon vin ne comprend pas qu'on ne retienne des Évangiles que le jeûne au désert et qu'on oublie les noces de Cana. Il déplore que l'Église ne patronne pas comme autrefois les arts et les lettres, suspects d'impiété. Il s'afflige qu'on voie d'un mauvais

œil les prêtres dans les théâtres. Il connaît par cœur l'intolérance de ce monde et n'envisage même pas de publier son journal par peur de l'*Imprimatur*. Ses fréquentations ne sont donc pas les « écrivains catholiques », mais Lucien Descaves, Rachilde, Robert de Montesquiou ou Anna de Noailles, qui affirme posséder une âme de faunesse. Sans doute trouve-t-il chez eux cette vie, absente de la littérature catholique, littérature de patronage écrite par des eunuques, tantôt sirupeuse et écœurante, tantôt sèche comme du pain rassis et amère comme un purgatif. Mugnier ne cite jamais l'abbé Bethléem mais on devine aisément les sentiments que peut lui inspirer un livre tel que *Romans à lire et romans à proscrire*. Pour l'abbé Mugnier, cela ne fait pas de doute, l'intelligence n'est pas chez les catholiques mais dans le camp des républicains : « Oh ! Je suis plus que jamais désolé de l'incroyable rupture qui s'est faite entre les républicains intelligents et nous. Pourquoi n'avons-nous pas tenté de nous rapprocher de ces hommes si admirablement doués ? »⁶¹

L'abbé Bethléem veut croire qu'il est possible de faire de la bonne littérature avec de bons sentiments. L'abbé Mugnier n'a pas cette illusion. Il devine que les écrivains qui passeront à la postérité ne seront pas les tambours-majors de la fanfare catholique. Et effectivement, qui se souvient aujourd'hui d'auteurs de « romans à lire », chers à l'abbé Bethléem, tels que M. du Campfranc, Roger Dombre ou Zénaïde Fleuriot ? Les lauriers tressés par l'abbé se sont fanés sans tarder et sont tombés en poussière. Il n'en reste rien aujourd'hui. Les écrivains dont l'abbé Bethléem avait proscrit la lecture connaissent, en revanche, un regain d'intérêt. Nous ne parlons pas ici d'Hugo, Zola et Flaubert qui figurent en bonne place dans les manuels scolaires. Nous pensons à d'autres écrivains, longtemps oubliés, qui semblent bénéficier d'un engouement pour la littérature fin-de-siècle. On a ainsi republié récemment *Les mémoires du diable* de Frédéric Soulié (février 2003), *Confession d'un homme d'aujourd'hui* d'Abel Hermant (septembre 2013), *L'ascension de M. Baslèvre* d'Édouard Estaunié (janvier 2000) ou encore *Exigence de l'ombre* de Catulle Mendès (juin 2009). Si l'abbé Bethléem savait que, malgré ses anathèmes, ce sont les proscrits qu'on réédite aujourd'hui, nul doute qu'il en serait fort marri. Les voies de la postérité sont décidément impénétrables.

¹ Pour chacun des écrivains cités nous renvoyons à l'index onomastique de *Romans à lire et romans à proscrire*.

² Louis Bethléem, *Romans à lire & Romans à proscrire*, Paris, Revue des lectures, 1905. Nous citons d'après l'édition de 1922.

³ *Ibid.*, p. 5.

⁴ *Ibid.*

⁵ p. 9.

⁶ p. 17 sq.

⁷ *Libido accusandi, libido denuntiandi et libido judicandi* sont trois notions empruntées à Philippe Muray dans *Exorcismes spirituels III*. Pour Muray, cette folie procédurière est une des caractéristiques de la deuxième moitié du XX^e siècle, imputable aux féministes, au lobby homosexuel et aux associations antiracistes qui passeraient leur temps à traîner devant les tribunaux ceux qui pensent mal. Dans le cas de l'Index, l'Église était manifestement en avance sur son temps.

⁸ p. 20.

⁹ L'abbé semble accueillir avec un certain scepticisme la conversion de Mme Edmond Adam : « Hier, elle adorait Zeus ; aujourd'hui, elle adore Jésus. Hier, elle invoquait Pallas-Athénée, aujourd'hui, elle invoque Jeanne d'Arc ». p. 64.

¹⁰ p. 232.

¹¹ p. 233.

-
- ¹² p. 297.
- ¹³ p. 298.
- ¹⁴ p. 301.
- ¹⁵ p. 298.
- ¹⁶ p. 8.
- ¹⁷ p. 12.
- ¹⁸ p. 144.
- ¹⁹ p. 33.
- ²⁰ p. 32.
- ²¹ p. 33.
- ²² *Ibid.*
- ²³ p. 44.
- ²⁴ *Ibid.*
- ²⁵ p. 42.
- ²⁶ p. 39.
- ²⁷ p. 43.
- ²⁸ p. 31.
- ²⁹ p. 28.
- ³⁰ p. 29.
- ³¹ p. 79.
- ³² p. 72.
- ³³ p. 38.
- ³⁴ Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, (1891), cité d'après l'édition Garnier-Flammarion, Paris, 1978, p. 33.
- ³⁵ *Romans à lire et romans à proscrire*, p. 38.
- ³⁶ p. 67.
- ³⁷ *Ibid.*
- ³⁸ p. 78.
- ³⁹ p. 65.
- ⁴⁰ p. 33.
- ⁴¹ p. 71.
- ⁴² p. 69.
- ⁴³ p. 31. *Ibid.* pour les citations suivantes se rapportant à Flaubert.
- ⁴⁴ p. 27.
- ⁴⁵ Léon Bloy, *Le vieux de la montagne (1907-1910)*, cité d'après *Journal II*, Robert Laffont, 1999, p. 128
- ⁴⁶ *Ibid.*
- ⁴⁷ *Ibid.*
- ⁴⁸ *Ibid.*
- ⁴⁹ p. 130.
- ⁵⁰ p. 128.
- ⁵¹ p. 131.
- ⁵² *Ibid.*
- ⁵³ *Ibid.*
- ⁵⁴ Léon Bloy, *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, Mercure de France, 1964, p. 34.
- ⁵⁵ *Ibid.*
- ⁵⁶ p. 39.
- ⁵⁷ *Ibid.*, p. 41
- ⁵⁸ Source : Wikipedia, article « anticléricalisme ».
- ⁵⁹ *Journal de l'abbé Mugnier (1879-1939)*, Paris, Mercure de France, 1985.
- ⁶⁰ *Ibid.*, p. 57.
- ⁶¹ *Ibid.*, p. 33.